

Bulletin météorologique.

Washington, 18 février.—Indica- tions pour la Louisiane et le Mississipi.—Pluies; vent du sud-est.

CARNAVAL.

LES PHUNNY

PHORTY PHELLOWS.

PARADE, TABLEAUX.

GRAND SUCCÈS.

ILLUMINATIONS.

Mlle HENRYETTA KAHN.

Mlles Juliette Lehman, Bertha Keller et Florie Massman. Demosnettes d'honneur.

M. M. LEVY. Le Boss—Roi.

C'était en 1878, nous nous le rap- pelons comme si c'était hier, quel- ques joyeux compères, inquiets de voir les célébrations du carnaval prendre un chemin de traverse et s'abîmer peu à peu dans le solennel et l'ennuyeux, quand elles n'étaient pas incompréhensibles, résolurent de mettre ordre à tout cela et d'en revenir à la véritable idée carnavalesque — à moquer de nos travers, de nos ridicules, de nos ridicules. Pour cela, il fallait mettre nettement de côté les recherches de la science histori- que, et en revenir tout droit à l'actualité. Nous prétions bien assez à l'ère, pour n'être pas obligés d'aller chercher ailleurs, dans l'antiquité, dans l'Inde, des sujets de satire. Ils avaient raison, ces braves gens, et s'intitulaient les "Phunny Phor- thyllows".

Avec une série de caricatures gi- gantesques sur le département du sud, ils obtinrent un succès mon- strueux. Du coup, ils avaient conquis la popularité à faire trembler ce- lui de Comus et de Momus.

L'année suivante, même tenta- tive, même succès. Ils avaient mis le doigt sur la plaie; ils avaient justifié le point; ils arrivaient juste à moment on l'eût s'ennuyait, on en avait la démanaison de la distraction.

Ils donnaient à la population précisément ce qu'elle cherchait, ils s'en rendirent exactement compte. Ils furent adoptés et devinrent une véritable institution dont il n'est pas possible de se passer. C'est ainsi qu'ils ont franchi l'espace de vingt années, allant de réussite en réussite.

Et voilà comment nous avons pu assister, hier soir, à une grande barbaque qui ne le cède pas à nos aînés, même les plus réus- sés.

D'anciens s'imaginent qu'avec le temps les sujets de satire s'épuisent; c'est une erreur. Sans doute, le nombre de nos travers, de nos vices est limité. La religion, même qui est la spécialité de nos découvertes, de les spécialiser, d'en faire une statistique exacte et impitoyable, n'a jamais pu nous signaler plus de sept pé- chés capitaux. Mais, s'ils sont limi- tés, quant au fond, ils sont innom- brables quant à la forme. Ils chan- gent, ils se métamorphosent avec le temps.

Ils prennent tout-à-tour toutes les allures, toutes les couleurs, tous les masques, tous les détours, tous les faux-fuyants. Le fourbe d'au- jourd'hui ne ressemble guère à ce- lui d'il y a deux ou trois cents ans. Il n'est ni le même vêtement qu'il porte, ni le même argot qu'il parle, mais enlevé-lui son faux-nez et, sous le politicien de notre épo-

que, vous retrouverez le Tartuffe de l'époque de Louis XIV.

Voilà pourquoi la satire est un champ si fécond, un fonds véritablement inépuisable.

Donc, après vingt ans d'existence, les Phunny Phorthy Phellows sont aujourd'hui aussi vivaces, aussi jounes que le premier jour; voilà pour- quoi ils viennent de remporter, hier soir, un si vif succès.

Ce dont il faut surtout louer les Phunny Phorthy Phellows, c'est de n'avoir pas abandonné la féconde et salutaire coutume des parades en pleine rue et de n'avoir pas concentré tous leurs efforts et toutes leurs dépenses dans un bal au- quel ne peuvent assister que deux ou trois mille privilégiés. Et la population? Pour quoi la prend- on, et qu'en fait-on? Les bals ne sont qu'une déviation déplorable de l'idée carnavalesque.

Nous remercions les Phunny Phorthy Phellows d'avoir su résister à ce mouvement qui menaçait de tuer le carnaval.

Passons à la parade et aux ta- bleaux.

PREMIER TABLEAU

Voici un premier char qui passe. Au milieu s'élève un immense crois- sant, emblème de la patrie des Phunny Phorthy Phellows, au milieu Nouvelle-Orléans. Au milieu de ce croissant se tient une sorte de héros au bonnet phrygien, brandissant une Liberté éclairant, non plus le monde—nos 40 compères n'ont pas une si haute ambition—mais tout simplement le spectateur de la rue.

Sur un grand livre on lit en let- tres gigantesques ces mots "Slang Phrases", (des vulgarités du lan- gage).

Tel est le sujet général des ta- bleaux qui vont suivre. Nous voilà édifiés. Il s'agit d'illustrer l'argot, la langue verte, l'idiome favori des filous, des vagabonds, des mendicants. Chaque langue a le sien; mais nous devons avouer que l'anglais s'y prête avec plus de com- plaisance que les autres langues.

Vous n'avez qu'à vous transporter, comme nous y convie le premier tableau, dans le Bowery, et vous en entendrez de belles. Si encore il n'y avait que la langue verte; mais l'aristocratie en fait assez sou- vent ses délices—une façon comme une autre de se faire remarquer.

Il n'est pas jusqu'à nos premiers écrivains actuels qui ne se permet- tent de souiller leurs ouvrages de termes trop souvent abjects. De- mandez à Zola à quoi il doit une grande partie de sa popularité, si ce n'est aux termes grossiers qu'il est allé puiser dans le ruisseau et dont il a émaillé "l'Assommoir", par exemple.

DEUXIEME TABLEAU

"Cheese it" voilà une expression bien difficile à traduire; mais elle n'a pas bonne odeur, elle n'annonce rien de bien élevé, ni de bien moral. Il ne s'agit pas d'être, mais de pa- raître; de faire passer pour grand ce qui est petit; pour vrai, ce qui est faux; pour bon, ce qui est mauvais; pour délicieux ce qui est détestable au goût.

Le tout est d'y réussir. Quand vous y parvenez, vous pratiquez le "Cheese it". Qui ne cultive pas parmi nous ce bienheureux "Cheese it"? L'avocat, quand il défend une mauvaise cause et fait cou- damner un innocent et acquitter un coupable; le marchand, quand il vend à faux poids, ou un article adulteré; l'industriel quand il fait passer pour de la bonne laine une mauvaise cotonnade; le faux dévot, à qui vous donneriez le bon Dieu sans confession, et qui ex- ploite indignement votre crédulité; le saltimbanque—et il y en a de mille espèces—quand il vous fait croire que des vessies sont des lan- ternes et vous fait tomber dans le panneau.

Vous êtes cet heureux mortel, ce brave et digne homme, béatement assis, la pipe à la bouche, sur un gigantesque fromage. "Cheese it", c'est à dire qu'il se moque de vous. Vous avez cru en lui; il en a profité. Vous en arriverez peut-être à croire qu'il est cent fois plus hon- nête que vous. Le tout est de sa-

voir s'en servir; "Cheese it". Il n'y a de bonheur en ce monde que dans la pratique du "cheese it".

Tirons la ficelle, ou plutôt lais- sons passer le fromage, et passons à un autre tableau.

TROISIEME TABLEAU

Ceci vous représente un parc tout resplendissant de verdure et de fleurs rares; ici, une cascade; là, un lac. Chacun pousse sa pointe ou sa petite voiture. L'an, un gar- dien de la paix, en conte à un nou-veau français, laquelle on lui bébé dont elle a la charge et qui pousse des cris désespérés. C'est un tout petit homme que ce digne re- présentant de la loi; mais comme il s'en fait accroire et en fait ac- croître à la nouven de ses rêves. Dame, il a été élevé, hier à la dignité de caporal!

Plus loin, un grand et vigoureux gaillard traîne dans une brosette un des patrons du parc qui s'est un peu oublié chez le marchand de vin du coin, et ne peut se tenir sur ses jambes. Tout ce monde là est à moitié heureux, à moitié mal- heureux; mais tous font tant bien que mal leur petite affaire. Ainsi va le monde "Push it along".

QUATRIEME TABLEAU

"Hot Stuff" dit le titre du ta- bleau. Le fait est qu'il fait chaud par ici. D'où sortent ces torrents de flam- mes qui s'élèvent dans les airs et menacent de tout envahir! De l'Enfer du Dante; nous avons bien lu. Mais que diantre, y viennent y faire Méphisto, et Faust avec sa Marguerite! Nous ignorions qu'ils fussent des héros de la Divine Co- médie. Que voulez-vous? on ap- prend tous les jours.

Mais pourquoi se trouvent-ils, au milieu des flammes, aussi à l'aise que s'ils étaient chez eux, le dos au feu et le ventre à table? C'est qu'ils avaient préalablement ce que nous n'avons pas encore, à savoir se faire des vêtements, mais non seulement les vêtements, mais le peu à l'épreuve du feu. Tout se borne chez nous à l'invention du scaphandre contre l'eau et aux "Fire-proof Houses". Encore les maisons ne se privent-elles pas du plaisir de brûler, malgré leur fire- proof, quand l'occasion s'en pré- sente.

Et, à ce propos, un mot que nous avons recueilli hier soir, au moment où passait le char "Hot Stuff". Un de nos voisins adressait la question suivante à un de ses camarades, qu'il tutoyait: —Que préférerais-tu, de périr par le feu ou de périr par la flamme? —Peuh! —répondit l'autre, d'un ton désagréable —je crois que je préférerais encore rester en vie.

CINQUIEME TABLEAU

Oh! le plaisir de brûler l'argent! "Money to burn", —de le jeter à tort et à travers par les fenêtres; de le jeter à tout hasard, sur un coup de dé, ou dans une spéculation véreuse! C'est le bonheur su- prême. Il n'appartient qu'aux es- crocs du "high life" de se livrer à ce genre de sport; mais c'est à condition qu'il ne vous appartienne pas et que ce soit celui des autres. Si vous avez de l'argent, vous n'avez qu'à vous hasarder votre propre avoir, vous n'êtes qu'un sot. Si l'on vous pince au milieu de quelque affaire d'une nature plus ou moins équivoque et que l'on vous condamne à vingt ans de pénitence; tant mieux! Vous n'aurez que ce que vous mé- ritez. Mais saluez et honorez celui qui a gâché vos économies et dévoré le produit de votre travail, pendant quinze ou vingt ans, celui-là est di- gne de tous vos respects. C'est un habile homme, un "smart man". Tirons-lui, tous, notre chapeau; et toi, justice, laisse passer cette hono- rable cavalcade!

SIXIEME TABLEAU

"On the Hog." Nous pourrions traduire: mais nous ne le voulons pas. La scène représente un cochon monstrueux, sur lequel chacun s'assied assis, et dont chacun prétend se nourrir et s'en graisser.

À la chasse, il y a le hallali pour les chasseurs et la curée pour les chiens. Cela garde encore un peu de dignité; mais le haro sur le cochon à quelque chose d'ignoble

qui nous répuge. L'idée est juste, mais roposante. L'animal est bien représenté, ainsi que les tristes personnages qui se disputent sa graisse, et sa chair, et sa peau; car il faut rendre justice à ce triste animal: tout chez lui est à exploi- ter, et l'homme ne s'en prive pas. Aussi voyons-nous se ruer sur le cochon (pardonnez-nous l'ex- pression) toutes les classes qui ne nourrissent des misères d'autrui; la dame, vraie ou prétendue telle, qui n'est ni homme ni femme, mais spéculatrice, ainsi que le gros spéculateur dont le ventre est encore moins gonflé que la bourse. Tous ces Falstaff de la spéculation font pitie, en attendant que, bientôt, ils passent en horreur.

SEPTIEME TABLEAU

"Your goose is cooked" (L'oie est cuite à point). Nous voici dans un camp indien, en pleine forêt. Il s'agit de sauver deux prisonniers qui sont entre les mains d'un sau- vage. Le feu est déjà allumé. Il est trop tard pour venir à leur se- cours! Ils périront, que voulez- vous! L'oie est cuite à point: il faut bien la dévorer.

HUITIEME TABLEAU

"Busy as a Bee."—Nous deman- dons pourquoi on a introduit ce pro- verbe parmi les vulgarités du lan- gage. L'abeille n'a pas à rougir de ce qu'elle fait. Elle pourrait servir de modèle à beaucoup d'en- tre nous que nous intitulerions hom- mes, et feraient probablement triste figure au milieu d'un essain d'abeilles.

Le tableau est, du reste, fort inté- ressant, fort bien dessiné et fort bien exécuté. Pas de parasites, parmi ce petit peuple de travailleurs et de travail- leuses; tout le monde est à la ta- che: chacun remplit consciencieuse- ment la sienne, et il n'y a pas d'ex- ceptions. Tout s'y fait vivement; pas de perte de temps, même par ceux qui sacrifient à l'amour, à Bacchus ou à Gambirinus. Tout ce monde-là est affairé et nous ne le critiquons pas.

DIXIEME TABLEAU

A Tight Squeeze.—Nous avons vu une époque où un homme qui se prétendait comme il faut, n'eût jamais accepté de son tailleur un pantalon, s'il eût pu entrer dedans. Il en est à peu près de même pour les Dames, dans tous les temps, surtout depuis l'invention des corsets et des tailles de guêpe. Voyez plutôt le tableau que nous avons sous les yeux: deux gaillards vigoureux entourent une femme élégante, jouissant d'un embonpoint qui est un de ses plus grands attraits, et dont elle de- vrait être fière: ils la serrent, la met- tent à la torture, comme autrefois le saint oie mettait à la torture les hérétiques.

Que voulez-vous? c'est la mode et elle se sacrifie à la divinité du jour—ce qui la fait ressembler à une vilaine guêpe, mais jamais à une jolie femme. Auprès d'elle est le mari qui, lui aussi, a son tight squeeze.

Il lui faut payer les toilettes de sa femme et trouver moyen de tirer \$1000 de sa bourse qui n'en con- tient que \$500. Le problème est assez difficile à résoudre.

Conclusion, en toute chose "ne forcez pas votre talent et nos res- sources; nous ne ferions rien avec grâce."

ONZIEME TABLEAU

"Taking the bull by the Horns" —(Prendre le taureau par les cornes) expression moins vulgaire qu'on ne le pense. Elle exprime bien, actuellement, la pensée du pays —en finir une bonne fois avec les misères du présent et nous prépa- rer un avenir heureux et prospère. Seulement nous demandons ce que vient faire là—dedans—le général Weyler qui n'est ni Louisi- sianais, ni même américain et n'a même plus de devoirs à remplir, ni de droits à exercer, comme fonc- tionnaire espagnol. Mettons toutes ces petites misères de côté. Faisons comme le Roi du carnaval qui, lui aussi, prend le taureau, par les cornes et, par sa présence, par sa magnifique influence, rétablit la paix dans les esprits, la con- fiance dans la salubrité de l'Etat, et

la prospérité dans les affaires. C'est là tout ce qu'il désire et tout ce que nous demandons nous-mêmes, à cor et à cris.

Après leur promenade à travers les rues des Premier et Quatrième Districts—les Deuxième et Troisième ne comptent plus—les Phunny Phorthy Phellows sont allés donner leur bal à la Salle des Odd Fellows. La salle était brillamment décorée. Les toilettes de la Reine et de ses filles d'honneur étaient riches et de bon goût.

Un des traits principaux de la soirée d'hier, sinon le plus impor- tant, fut l'illumination de la rue Canal et Canal à Bassia. Le coup d'oeil était splendide. C'est la plus heureuse innovation de cette an- née.

Comité de réception: Geo. Biderstein, président; Geo. W. Doll, J. E. Bizard, Hor- ce Gumbel, Mark Isaac, J. Spooler, Geo. A. Wiegand, Geo. Krech, Geo. J. Lewis, Jos. A. Abraham, Emilie Hernandez, William O'Con- nor, Henry Hebe, Frank P. Mullin, Colonel Geo. W. Booth, Major J. J. Hooper, Dr. John E. Oberster, Geo. G. Friedrich, Frank Cox, Ed. Curtis, William B. Sausbury, Daitoa Williams.

Comité du Bal: B. J. Wolfe, président; Pe- ter Blaise, Jr., J. Baragony, Fred Ehrlich, S. Gaudier, A. Mori, Don. O. H. Knapp, Jan. A. Vazirian, Sam. Sim, Dr. J. M. Batchelor, A. Dum-r, William Steele, J. Walker, Rosa, Geo. Hasenager, Jr., M. H. Ward, Jan. A. Magie, W. L. Walker, K. A. Fox, A. E. Blackmar.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Patria, suite, J. Gentil. Le rôle de l'armée de Metz en 1870.

Mort de Charlemagne, 28 janvier 511.

L'écroulement de Nicolas II à l'Exposition de 1900.

Un mathew est vite arrivé. L'emploi du grec. Naissance de Napoléon. Treize à table.

La Dame des Tourailles, vers à dire. Carnaval. Zola, Gloire et Choux, poésies. Mondanités, Chic. L'Actualité, etc.

Les Anglais en Chine.

Les pertes sensibles que les Anglais éprouvent dans l'Inde, n'arrivent pas leurs progrès dans la Haute-Egypte où leur situa- tion s'améliore tous les jours. Parfaitement renseigné sur l'ar- rivage des troupes anglaises pour renforcer l'armée du sirdar, le malin a fait commencer l'évacuation de Metemneh pour se concentrer à Omduran, comme il l'avait fait dans la première de ces places au commencement de la campagne. Il est donc proba- ble que quand les Anglo-Egyptiens se présenteront, ils auront sans combat le camp qui sert de tète au chemin de fer, —railhead, avec la merveilleuse puissance de mots composés Anglais,— est dans une situation très saine où le fraîcheur des nuits est neu- tralisée par une abondance de couvertures que les soldats fran- çais n'ont jamais comme ni en Afrique ni en Crimée, où ils en auraient eu besoin. En France on a l'habitude d'approvisionner les hommes au minimum de ce dont ils peuvent avoir besoin, tandis qu'en Angleterre l'in- dendance adoptée la règle du maxi- mum, persuadée qu'avec les cou- lages, les avaries et les fesses ma- nues, c'est à peine si, avec un maximum théorique, on obtient une bonne moyenne réelle. Les travaux de la voie avancent à raison d'un mille et demi par jour.

L'expérience prouve que rien ne détraite de fond en comble les Scroffles, comme la Salpa- parille à Kryer.

Menelik et la coquetterie fémi- nine.

Depuis que l'abyssinie est en- trée au rang des grands Etats, elle est assaillie par la civilisa- tion sous toutes les formes. Le prudent négus n'est pas absolu- ment hostile à l'influence de l'Europe; mais il désire que ses sujets gardent leurs mœurs pa- triarcales. Or, parmi les choses que l'on cherche ainsi à in- troduire dans les Etats du roi des rois, une de celles qui ont reçu le meilleur accueil est la bi- jouterie en faux. L'abyssinie est véritablement inondée par un déluge de parures en clinquants, de diadèmes de théâtre, de bra- celets et de colliers en fer blanc et en verroterie, de toutes sortes de ces "articles de Paris" qui sont générale- ment fabriqués en Allemagne. Et les femmes abyssines ont tou- jours senti pour ces colifichets un engouement passionné. Elle ne songent plus qu'à orner leurs noirs personnes des joi- leries les plus extravagantes et deviennent coquettes à l'excès. Tel est le moins l'avis de la reine Taitou, qui effrayée de cette corruption des mœurs, a deman- dé à son époux d'intervenir. Il l'a fait par un édit somptuaire. On y voit que le négus a été in- vité par la reine à prêter atten- tion aux dangereuses nouveauté qui séduisent les Abyssines. Ayant médité sur les faits qui lui étaient soumis, il a jugé qu'il devait craindre que l'amour du luxe et de la parure ou la coquet- terie entraînent les femmes fluit par anollir et peivtir aussi les mœurs simples et fortes de ses braves guerriers, et que ceux- ci devinrent incapables de dé- fendre la patrie. Aussi interdit, il, sous menace des peines les plus sévères, à toute femme d'A- byssinie d'acheter à un marchand étranger quelque objet de parure que ce soit. Et en expiation des erreurs déjà commises, or- donne que l'on célèbre, d'ici à deux mois, quatre jours solen- nels de pénitence, où les femmes devront, après des prières et des mortifications, remettre aux trésoriers du négus tous leurs bijoux sans exception, les anciens comme les nouveaux. Cette dernière mesure est avan- tageuse en même temps que mo- ralisatrice. Car, si les quai- cilleries actuellement à la mode chez les descendantes de la reine de Saba sont parfaitement dénuées de valeur, en revanche, leur vieux bijoux, l'or massif et de pierres authentiques, sont d'un très grand prix. Le roi Me- nelick défend donc la fois l'âme de ses sujets contre les en- treprises du démon et remplit ses coffres et son trésor. Ce né- gus est décidément un sage.

On s'est amusés à relever, dans le nouveau Bottin, les ho- moymes de nos ministres ac- tuels, dit le Gaulois. Nous avons cherché ceux de nos hommes de lettres, et voici, par ordre al- phabétique, le résultat de nos recherches:

Il y a un Alexis épicien, un Bergerat marchand de beurre et œufs, un Boissier tailleur, un Bourget horloger, un Brunet- tier menuisier, un Coppée mar- chand de carrelages, un Daudet marchand de vin, un Déroulède rentier, un D-scares ébéniste, un Dounay chef d'une maison de modes, un Hervieu serrurier, un Lemaitre boulanger, un Men- dès capitaine au long cours, un Métérier laitier-nourrisseur, un Prévot tonnelier, un Sardon fa- briqueur de ceintures, un Silvestre boucher, un Viard (Pierre Loti) relieur, enfin un Zola chaudron- nier d'art.

Pourvu que cette révélation ne donne pas à ces épiciers, mar- chands de beurre, tonneliers, etc., la démaigeaison d'écrire!

Le Pectoral "Cerial" d'Ayer est, sans son re- dit, la meilleure de toutes les préparations pour les affections pulmonaires.

Influence de l'alun sur la digestion.

MM. Goldsmith et Mahery ont publié, dans le "Journal of the American Chemical Society" leurs recherches sur l'influence de doses variables d'alun sur la digestion peptique de la fibrine du sang. Il résulte de leurs expériences que l'action digestive est toujours retardée par l'alun, même quand il n'est présent qu'en très petite quantité. Le retard apporte par l'acide salicylique, l'acide borique ou la formaline à la digestion peptique est faible en comparaison de celui dû à l'alun.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes.

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12... Un an | \$6... 6 mois | \$3... 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etran- ger, port compris: \$15.75. Un an | \$7.50... 6 mois | \$3.50... 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00... Un an | \$1.50... 6 mois | \$1.00... 4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etran- ger, port compris: \$4.05... Un an | \$2.05... 6 mois | \$1.25... 4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par LETTRES SUR EXPRESS.

nergique et violente. La sueur roula sur son front. Jean Redon fit un geste de col- ère contre lui-même.

Pourquoi? —Etais-ce à cause de la torture infligée à la malheureuse qui semblait convertie en statue, rigide comme le marbre et gla- cieuse comme lui? —Etais-ce en haine du rôle odieux qu'il jouait en rougissant de lui-même?

Peut-être! Mais sa résolution était im- placable.

Il fit un effort et continua: —Une lettre infâme, inspirée par un vice hideux, l'envie, m'apprit la vérité... Ma femme avait un amant...

—Oh! père! murmura encore Jeanne.

—Et cet amant était riche... On me donnait des détails pré- cis... Les rendez-vous avaient lieu dans une maison de la rue du Bac... On m'indiquait le nu- méro... A dater de cet instant, je devins ivre et furieux... Ma vie était perdue, mon repos dé- truit, mon nom déshonoré... J'étais un objet de dérision pour mes camarades... Je voulais en savoir davantage... J'allai vi- siter cette infâme maison...

Elle était déserte... J'y péné- trai un instant avant l'arrivée des deux amants, des deux com- plices, et alors je fus le témoin d'une conversation qui me fit dresser les cheveux sur la tête... Je me demandais comment je

pourrais me venger... et si j'al- lais écraser les coupables avant de quitter la chambre près de laquelle j'étais caché... Le ha- sard m'indiqua lui-même un moyen de leur rendre le mal pour le mal et de leur préparer une existence aussi misérable que devait être la mienne!

L'amant de ta mère, ignorant ma présence, me donna la clef d'un secret qui m'était inconnu... Je connaissais la faute mais non ses résultats... J'avais deux filles. La première était seule à moi... L'autre était l'enfant du crime, celui de l'amant et de la femme adultère... En y réfléchissant, je dus reconnaître, à certains souvenirs, que M. le marquis de Bordes—Raymond de Bordes—avait raison: que Raymond était à lui et qu'il l'aimait éper- dument, comme il l'aimait la mère... En un éclair je fus convaincu et je pris mon parti...

Pourquoi d'autres détails?... Quelques jours après je vendais la maison de mon père, j'empor- tais comme une proie mes enfants la mienne et l'autre; j'en laissais une en France en prenant mes mesures pour la soustraire aux recherches du père et de la mère et je t'emmenais avec moi! D'un seul mot je t'ex- pliquai l'état de mon âme, au moment où je quittais la Fran- ce... J'étais désespéré, anéanti...

Il poursuivit plus bas: —Je fuyais cette femme parce

que j'avais peur de ma faiblesse en face d'elle, parce que j'étais assez lâche pour l'aimer encore après l'outrage... Je ne vou- lais pas subir la fascination qui m'eût jeté à ses pieds... Je ne voulais pas pardonner, en un mot, et devant un soupir de sa voix, une carresse de ses regards, j'aurais perdu la raison! Voilà pourquoi aussi je rompis tous mes rapports avec la France et avec ceux qui avaient pu nous connaître, sauf lorsqu'il s'est agi de rechercher cette malheureuse Raymond, innocente du crime des autres, et pourquoi enfin je suis resté quinze ans sans re- mettre les pieds sur le sol de la patrie, quelque désir que j'en eusse et quelque attraction qu'e- l'exerçât sur moi...

Jeanne fit un mouvement pour se jeter aux pieds de son père. Il l'arrêta d'un geste.

—Attends encore... dit-il. Ce que tu viens d'entendre t'expli- quera ce qui a pu te sembler mystérieux dans le passé. Là- bas, j'ai mené une existence de forçat... Malgré les fatigues que je m'imposais, le sommeil me fuyait... Entre mon amant mal- heureux et ma raison, c'était une lutte constante dans laquelle j'é- tais vaincu d'avance. Cette fem- me, même coupable, même in- digne, était tout pour moi et je l'avais perdue!... Dévoré par la jalousie, je la voyais dans mes cauchemars passer de main en main, de son amant le marquis

de Bordes, le père de Raymond, au comte Hubert de Bussey qui devait être séduit à son tour... Tous deux millionnaires, ils pou- vaient lui donner ce qu'elle con- voitait, le luxe, la fortune et l'é- clat! Je me la représentais triom- phante et adulée, faisant ou- blier ses faiblesses par la magie de ses amonnes et de bienfaits qui ne lui coûtaient que la peine de desserrer les doigts et d'éten- dre la main!... Et je l'aimais toujours, mais cet amour deve- nait pour moi la plus intolérable des tortures... Peu à peu il s'est empoisonné d'une haine fé- roce... Ce fut à ce point que le jour où j'appris l'accident qui en- levait à cette femme le rival heu- reux qui me l'avait prise après son premier amant, une joie im- mense me remplit l'âme et je me dis qu'enfin elle avait perdu son appui, son conseil, et qu'elle res- tait seule, comme moi, avec une plaie au cœur que son ouplence serait impuissante à cicatriser! Cette plaie, c'était la perte de sa seconde fille, de sa préférée, de Raymond... Et je veux y ajouter une autre, le mépris de la première, de celle qui nous a écouté et qui devra choisir entre nous! Je veux que ce mépris soit complet, irrémédiable... qu'il ne lui reste pas un doute.

Il tira de sa poche le portrait de Thérèse, usé par ses baisers, et le déchira en morceaux qu'il jeta au vent:

—Ceci, dit-il, c'est la relique

qui m'a suivi dans l'exil... Je ne veux plus rien de cette femme... Et tendant à Jeanne l'aveu de sa mère, il ordonna:

—Lis!

Elle repoussa la feuille d'une main rebouillante en murmu- rant: —Non, non... je ne peux pas!...

—Alors, écoute.

Et tout haut il lut après avoir dit: Ceci est la confession du crime.

—Je reconnais que le marquis Raymond de Bordes est mon amant depuis plus de deux ans...

—Je reconnais que, sans doute, possible, il est le père de ma fille Raymond, mon mari, ayant été trois mois absent au moment de la conception de cet- te enfant.

—Fait à Paris, le 23 juin 1876. Signé: THÉRÈSE TONNELIER, "FEMME REDON".

—Et maintenant, j'ai fini, dit- il à sa fille. Il te reste à prendre un parti... Abandonne celui qui t'a élevée, qui t'a soustraite au spectacle de ta mère se l'vrant à ses amants... le père qui n'a rien à se reprocher... Et alors tu ne le reverras jamais... Prends- tu du seul bonheur que la trahison d'une femme ambitieuse et sans foi lui ait laissé... Elle du rejoindre... jour avec elle du fruit de son déshonneur! Tu en es libre... C'est à ton cœur de

parler et de te flicter ton de- voir!...

—Il étendit le doigt vers Thérèse.

—Et vous, venez me la pren- dre, si vous l'osez!... Je me de- mande maintenant comment vous pourriez la regarder en face!...

Jeanne, désespérée, s'écria: —Oh! père, assez!